

*P*OUR UNE HISTORIOGRAPHIE DES IDENTITÉS NATIONALES. LIEUX DE MÉMOIRE, MYTHES FONDATEURS ET PARADIGMES IDENTITAIRES*

Abstract:

Among the new critical approaches in modern historiography, the most successful enterprise is undoubtedly the project of the French “Lieux de mémoire” led by Pierre Nora, published between 1984 and 1992, and followed by other similar European projects. Nowadays, memory seems a less relevant issue. We wonder whether it is still legitimate to stigmatize the historiographies of national identities and consider all national memoirs as agglomerations of invented traditions. The founding myths of the Armenian people make a good issue. influenced the development of Armenian historic thought, and contributed to its spiritual continuity.

Keywords:

Historiography, Identity, Historical memory, Armenia, National histories

L'enjeu des « Lieux de mémoire »

Le panorama historiographique contemporain est marqué par une crise des idéologies dont l'un des effets collatéraux est le recours à diverses formes de révisionnisme. Parmi les éléments soumis à révision se trouve le véritable fétiche de l'« Âge des extrêmes », le concept de nation¹. On a commencé à considérer les histoires nationales comme des discours produits par des « communautés imaginées »². Et surtout, on expérimente des nouvelles approches critiques. La tentative

* Je remercie Christian Ingrao, Anne Vial-Logeay et Éric Vial pour leurs conseils et suggestions.

¹ Hobsbawm 1994.

² Anderson 2006.

la plus réussie est sans aucun doute le projet dirigé par Pierre Nora qui, entre 1984 et 1992, a abouti à la publication des *Lieux de mémoire* de la France³. Son originalité réside d'abord dans le choix des thèmes et dans l'organisation des essais qui a permis la construction d'un genre historiographique sans précédents. Mais il ne s'agit pas que d'une réussite sur le plan strictement formel.

Paul Ricœur a exposé les enjeux historiographiques du projet de Nora — en quelque sorte son potentiel révolutionnaire. Les lieux de mémoire peuvent engendrer une « autre histoire » car l'historien a opéré une rupture entre mémoire et histoire⁴. Cependant, Ricœur a critiqué les contradictions de cette approche de l'histoire nationale de la France et s'attache notamment à la notion de « mémoire-patrimoine ». En effet la force du concept de lieu de mémoire est en quelque sorte désamorcée par sa cohabitation avec les diverses formes de « commémoration de type patrimonial »⁵. Tout cela n'empêche pas de considérer les *Lieux de mémoire* comme une borne milliaire de l'historiographie contemporaine, qui témoigne de la vitalité de l'historiographie française, pas vraiment « tiède », n'en déplaise à Perry Anderson⁶. D'ailleurs, la preuve la plus évidente en est représentée par les imitations et les adaptations, plus ou moins réussies, par d'autres équipes européennes. Le dernier volet des *Lieux de mémoire* a paru en 1992 ; des années plus tard des *Lieux de mémoire* italiens, allemands et hollandais ont vu le jour, chacun avec ses variantes⁷. On appréciera spécialement le projet allemand qui a su réadapter le modèle français à la construction identitaire des Allemands actuels (sa réussite est démontrée par la traduction française d'une sélection d'articles).

Parmi les indices de la réussite du modèle original on remarquera également l'abus et la banalisation du concept de lieu de mémoire, que nous pouvons relever à plusieurs niveaux. En fait, cette expression est souvent employée comme un synonyme à la mode, remplaçant le concept plus neutre de souvenir historique. D'ailleurs, l'opération de Pierre Nora est tout sauf un pavé dans la mare historique. L'intérêt pour la mémoire en tant qu'objet historiographique est un phénomène assez général. Outre les variations du thème interprétées par les contemporanéistes (par exemple, Régine Robin ou bien l'équipex *Matrice* où l'histoire côtoie les neurosciences⁸), il faut mentionner au moins Jan Assmann dont la réflexion sur la mémoire culturelle s'inspire de la « mémoire collective » de Maurice Halbwachs⁹.

³ Nora 1984–1992.

⁴ Ricœur 2000 : 512–517.

⁵ Ricœur 2000 : 512–517.

⁶ Anderson 2000.

⁷ Isnenghi 1996–1997 ; François, Schulze 2001–2002 ; Pleij, Blockmans 2007. A signaler également l'entreprise française sur les lieux de mémoire russes : Nivat 2007.

⁸ Robin 2003 ; Peschanski 2013 ; Peschanski, Maréchal 2013 ; Peschanski, Sion 2018.

⁹ Assmann 1997.

Ces réflexions ne se limitent pas aux chapitres récents des histoires nationales, mais concernent également les domaines de l'histoire ancienne et médiévale. La mise au point de Patrick Geary est une synthèse sinon originale, à tout coup efficace sur l'évolution de la mémoire médiévale dans les différentes écoles nationales¹⁰. On peut évoquer la force symbolique de certains mythes fondateurs de l'Europe, comme celui de Rome¹¹, ou bien celui de Charlemagne qu'il conviendra peut-être de réviser à l'aune des variations de l'Union européenne. En revanche, il sera prudent de séparer la mémoire des identités modernes de celle que l'on voudrait attribuer aux Anciens ; ainsi, dans la foulée du succès des *Deutsche Erinnerungs-orte*, une équipe allemande a publié des *Lieux de mémoire* de la Rome ancienne¹². N'oublions pas l'enseignement du livre éveillé, mais souvent ignoré, du géographe américain David Lowenthal : *The Past is a Foreign Country*¹³. En revanche, on appréciera la démarche des directeurs d'une monumentale *Histoire de l'expansion portugaise*, connue malheureusement des seuls spécialistes¹⁴ : dans le chapitre conclusif, Francisco Bethencourt se mesure avec les *Lieux de mémoire* mais sa compétence d'historien lui permet d'éviter une adaptation banale, voire mécanique, du modèle français à la mémoire collective d'un empire colonial à géométrie variable : d'où le choix de se limiter à une approche « faible »¹⁵.

Mémoire et tradition

C'est justement la limite de l'opération des *Lieux de mémoire* ; et justement, dans l'espace de quelques années, la question des lieux de mémoire semble, elle moins d'actualité. Aujourd'hui une histoire globale, voire une histoire « connectée » ou bien « à parts égales » est plutôt de mise¹⁶. L'opération de l'*Histoire mondiale de la France* menée par Patrick Boucheron (qui n'a pas manqué d'attirer les foudres de Nora et d'autres historiens), est aussi une démarche utile à la fois contre les abus et les dérives de l'historiographie nationaliste voire identitaire¹⁷. Toutefois, dépit d'un débat historiographique raffiné et averti, les abus et les dérives de l'historiographie nationaliste ne cessent de proliférer, et pas seulement dans les états post-coloniaux ou post-soviétiques, mais même au sein même de la vieille Europe. Dans l'essai

¹⁰ Geary 2004.

¹¹ Giardina, Vauchez 2000.

¹² Stein-Hölkeskamp, Hölkeskamp 2006.

¹³ Lowenthal 1985.

¹⁴ Bethencourt, Chaudhuri 1998–1999.

¹⁵ Bethencourt 1999.

¹⁶ Bertrand 2007 ; Bertrand 2011 ; Sachsenmaier 2011. Sur les limites de l'histoire globale voir Inglebert 2018.

¹⁷ Boucheron 2017.

conclusif des *Lieux de mémoire* italiens, le directeur du projet Mario Isnenghi rappelle les dangers de l'instrumentalisation politique du passé. Quand le politique, dit-il, emploie ce dernier pour se donner une légitimité et délégitimer l'autre, « il est opportun que quelqu'un monte la garde ». Parmi les dérives politiques de l'Italie contemporaine, on observe « la corruption de la mémoire et la manipulation des identités » opérée par des politiques cyniques et désinvoltes¹⁸. Les énormités de certains intellectuels, au nom d'une idéologie « souverainiste » sont particulièrement effarantes.

Mais peut-on se contenter de ces jugements militants ? Et surtout, est-il toujours légitime de stigmatiser les historiographies des identités nationales ? A-t-on le droit de considérer toutes les mémoires nationales comme des agglomérations de traditions inventées ? Sans nier leur bien-fondé idéologique, il faudra désormais réviser les positions du grand historien Eric J. Hobsbawm : ce fin interprète des nationalismes modernes, il y a une quarantaine d'années de cela, s'attachait à démasquer leurs mythes fondateurs, et démontrait que des traditions prétendument anciennes ont été fabriquées sinon inventées à des époques bien plus récentes¹⁹. Mais dans sa condamnation des nationalismes il a fini par confondre les traditions effectivement inventées avec des traditions réelles. C'est le défaut principal des contemporanéistes et des sociologues qui se mesurent avec les utilisations modernes du passé : on finit par nier l'historicité de toutes les traditions nationales, comme si on pouvait mettre *tous* les nationalismes ou les sentiments nationaux sur le même plan. Pour certains cas, Hobsbawm ne nie pas l'existence d'un fonds antérieur « d'identité proto-nationale » sur laquelle a pu se construire le nationalisme par la suite : mais sa vision reste réductrice et passablement anachronique. Bien entendu, pour une telle étude il ne faut pas mélanger les éléments anciens et les catégories modernes. Même s'il n'est pas correct de parler d'« invention de la tradition » pour toutes les nations, il ne faut pas pour autant négliger le rôle de la modernité dans la nouvelle interprétation des traditions, à partir de la récupération laïque, au début du XIX^e siècle, des catégories de patrie et de nation. C'est dans le cadre de cette récupération systématique que se sont formés les paradigmes historiques, même s'ils sont fondés sur des concepts plus anciens. Toutefois il ne faut pas oublier que tous les concepts ont une histoire, et qu'aucune tradition n'est immuable. Cela ne justifie pas pour autant le mot provocateur de Hobsbawm, selon lequel « les historiens et les chercheurs sont à la mémoire nationale ce que les cultivateurs de pavot au Pakistan sont aux toxicomanes : ils fournissent l'essentiel de la marchandise »²⁰.

¹⁸ Voir la *Conclusion* répétée dans les trois tomes de Isnenghi 1996–1997.

¹⁹ Hobsbawm, Ranger 1983.

²⁰ Hobsbawm 1996 : 255 ; voir aussi Sand 2015 : 150.

En histoire ancienne, les études sur la « connectivité » ne cessent de proliférer²¹, parallèlement à l'étude des « transferts culturels »²². Mais on pourra ajouter la *Storia mondiale dell'Italia*, une entreprise dirigée par Andrea Giardina qui, à la différence du modèle originaire français conçu par Patrick Boucheron, consacre beaucoup plus d'espace à l'histoire ancienne²³.

L'exemple arménien²⁴

Dans un essai paru en 1990, Hobsbawm évoque aussi le passé des Arméniens à propos de l'« appel potentiel » que la tradition nationale peut exercer sur un peuple, et qui constitue l'un des points de force des nationalistes : « Cela a amené plusieurs mouvements nationaux à remonter vers des temps très lointains, au-delà de ce qu'on pouvait considérer comme la mémoire effective de leurs peuples. On allait dans un passé reculé, à la recherche d'un État national qui pouvait être utile à la besogne, c'est-à-dire qu'on pouvait utiliser d'une manière fort affective. Ce fut le cas des Arméniens : pour trouver l'exemple d'un royaume assez important il fallut remonter jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C. »²⁵.

L'opération historiographique de Hobsbawm, bien que fort utile dans l'essentiel, révèle ainsi plusieurs défauts. Certes, il admet d'emblée qu'on ne peut pas nier l'existence d'un fonds antérieur « d'identité proto-nationale ». Il s'agit pourtant d'une vision réductive et superficielle, influencée par l'approche modernisante de Ronald Suny²⁶. Ce qui nous intéresse ici, pour l'Arménie, c'est l'allusion au « royaume important » du I^{er} siècle av. J.-C., mentionné hâtivement et sans référence bibliographique²⁷. Sans aucun doute, l'historien britannique songeait à l'exaltation moderne du royaume de Tigrane le Grand (95–55 av. J.-C. environ), qui, fort de son alliance avec Mithridate VI du Pont, annexa à son royaume plusieurs régions dont

²¹ Pitts, Versluys 2014 ; Scheidel 2014 (qui se concentre sur les aspects économiques ; dans l'ouvrage ambitieux de Scheidel 2019 on pourra trouver quelques considérations éparses sur la connectivité ; voir les critiques de Fernández-Armesto 2019). Sur un plan archéologique et anthropologique voir LaBianca, Scham 2016.

²² Legras 2012 ; Muccioli 2017.

²³ Boucheron 2017 (des chapitres supplémentaires ont été rattachés dans l'édition de poche de 2018) ; Giardina 2017. Un intérêt plus marqué pour la préhistoire et l'histoire ancienne se retrouve aussi dans l'histoire mondiale de la Catalogne (de Riquer) 2018. L'histoire mondiale de l'Espagne (Núñez Seixas 2018) consacre à la Préhistoire et à l'Antiquité douze chapitres.

²⁴ Voir les considérations préliminaires de Traina 2004.

²⁵ Hobsbawm 1990.

²⁶ La seule référence évoquée par Hobsbawm est le recueil de Suny 1983.

²⁷ Curieusement, le tout récent collectif de Rollinger, Degen, Gehler 2020 consacre un article à Mithridate mais pas à Tigrane.

la Syrie et la Palestine²⁸. La carte de son empire éphémère se retrouve dans tous les manuels scolaires, en Arménie comme en diaspora, et conditionne la mémoire historique de l'Arménie pré-chrétienne, en évoquant un passé de gloire et de grandeur perdues. On comprend que cette image, élaborée par les historiens arméniens (pas nécessairement nationalistes pour autant), puisse frapper négativement un historien voué à la critique des nationalismes. On conviendra aussi que Tigrane le Grand (comme d'ailleurs David de Sassoun) a joué un rôle important dans l'imaginaire des *fédavi*, les partisans arméniens qui s'étaient battus au Haut-Karabakh et qui n'invoquaient pas uniquement des symboles chrétiens, mais aussi la mémoire du roi conquérant²⁹. Cependant il ne faut pas oublier que cette carte répond à une logique particulière du discours historiographique voire de la mémoire collective arménienne. Il ne faut pas mettre sur le même plan la carte du grand empire de Tigrane avec celles de certains groupes de Juifs radicaux qui, en s'appuyant sur une lecture abusive de la Bible, font coïncider *Eretz Israël* avec le Proche-Orient entier³⁰.

La mémoire de la « très grande Arménie » de Tigrane est d'autant plus frappante que les sources gréco-latines nous donnent une image bien plus terne de ce roi³¹. L'exaltation de son royaume est une réaction contre cette présentation. Dans sa thèse sur les relations entre Rome et l'Arménie, soutenue à l'Université de Fribourg au début du XX^e siècle, Pascal Asdourian écrivait : « Il ne faut pas se faire influencer par les critiques d'un Plutarque, qui dérivait de la plume d'un homme partial. On ne peut pas considérer comme insignifiant un prince à qui appartenaient, en tant que provinces arméniennes, la Phénicie, la Syrie, la Mésopotamie, la Médie, les régions du Caucase, la Cappadoce, la Cilicie (Plaine). Ces conquêtes sont un fait, pas une invention ; elles relèvent de la force de volonté du prince ainsi que de la force de son armée, et montrent aussi ses hautes qualités, aussi politiques que militaires »³².

Ces considérations font partie d'un long processus d'élaboration, voire d'émancipation de l'histoire de l'Arménie pré-chrétienne, qui connut son essor au XIX^e siècle. On rencontre ces paradigmes tant dans les traités d'histoire aussi bien que dans les manuels scolaires. Malgré les limites objectives de cette recherche pionnière, il s'agit d'un bon point de départ pour l'étude d'une tradition histo-

²⁸ Mutaftian, Van Lauwe 2001 : 28–29.

²⁹ Krikorian 1994–1996 : 23–37.

³⁰ <https://www.ahavat-israel.com/eretzt/future>. Voir Wallach 2011 et, en général, voir Robin 2003 et le livre controversé mais stimulant de Sand 2012 (pour l'expression *Eretz Israël* voir Sand 2016). Pour un exemple arménien de fantacartographie voir <https://www.peopleofar.com/2017/01/30/reconstructing-artaxiad-flag/>

³¹ Contre la partialité des sources classiques voir aussi la préface de Manandian 1963 : 1–7 ; pour une histoire du débat historiographique voir Manaseryan 1987 ; Traina 2016.

³² Asdourian 1911 : 51.

rique basée essentiellement sur l'exception nationale, avec plus d'analogies que de différences entre les pédagogues soviétiques et les pédagogues de la diaspora, dans l'interprétation de la vulgate historique. Cette perspective unitaire, « essentialiste », semblerait dépasser les divisions politiques, du fait du patriotisme des Arméniens. Ainsi, malgré la régression de l'enseignement en langue arménienne à l'époque soviétique, le foyer familial demeure le sanctuaire de cette mémoire collective que connaissent, aussi bien dans la diaspora, tous les enfants arméniens, et que perpétuent les *ashoughs*, ou ménestrels, familiers à toutes les communautés d'Arméniens ».

Il est nécessaire de récupérer tous les éléments de l'imaginaire historiographique du peuple arménien et de ses mythes fondateurs. Comme de bien entendu, une telle approche sera critique ou ne sera pas. C'est en particulier en repérant la mythologisation de l'histoire arménienne que l'on pourra mieux interpréter l'élaboration de sa *mémoire culturelle*, et si possible définir les éléments de sa *mémoire historique*. L'empreinte culturelle du peuple arménien, sa *mémoire collective*, a influencé le développement de la pensée historique arménienne, et contribué à sa continuité spirituelle. C'est ce que Ronald Suny avait défini comme la tendance « essentialiste » des Arméniens face à leur histoire, considérée comme un ensemble continu et homogène³³. Mais on conviendra avec Aldo Ferrari que, si toutes les considérations de Suny sur les nationalismes au Caucase ne sont pas dépourvues d'intérêt, elles nécessitent pour le moins une révision historique bien plus solide³⁴. C'est justement le problème de plusieurs de ces analyses, correctes sur le plan de la méthode mais truffées d'erreurs factuelles, comme dans le paragraphe sur la mémoire de la diaspora arménienne dans le livre du sociologue Anthony Smith, consacré aux origines ethniques des nations³⁵. Une opération moins superficielle a été réalisée par l'anthropologue russe Viktor Shnirelman qui, dans un essai publié au Japon en 2001, a montré l'évolution de l'attitude des savants des républiques caucasiennes durant la *perestrojka* et après l'effondrement de l'Union soviétique³⁶. Il note en particulier que la date de 1988 marque le début d'un véritable « âge du nationalisme qui amena les historiens, consentants ou pas, à s'occuper de la modernisation du passé ». Shnirelman semble s'en tenir à l'image d'un retour en arrière. Et pour cause, car « de nos jours, plusieurs peuples croient que les actuels facteurs d'identité ethnique soient éternels et universels ». Malheureusement, l'analyse de Shnirelman se limite à l'examen des publications soviétiques sans étudier les racines de ces paradigmes, élaborées à partir du XIX^e siècle mais purgées, dans leurs versions

³³ Suny 1993.

³⁴ Ferrari 2000 : 15. Voir maintenant Ferrari, Traina 2020.

³⁵ Smith 1986.

³⁶ Shnirelman 2001.

staliniennes et post-staliniennes de leurs références à l'identité chrétienne à partir de l'évangélisation du royaume de la Grande Arménie³⁷.

Les considérations de Shnirelman sont particulièrement intéressantes quand il fait le point sur les origines du peuple arménien. Les savants soviétiques, après avoir adopté la théorie migratoire, l'ont rejetée après la Deuxième Guerre mondiale, car elle évoquait l'image, élaborée par les idéologues nazis, des Arméniens comme enclave aryenne dans le Caucase. Les tendances historiographiques sur le problème des origines furent conditionnées directement par la politique soviétique. Dans un premier temps, la volonté de rapatriement des Arméniens de la diaspora en 1945–1946 encouragea le recours à la théorie autochtone³⁸, mais de 1947 à 1953, le régime prit position contre le retour au nationalisme, ainsi que contre les tendances « romantiques » des intellectuels arméniens et surtout les éventuelles revendications des territoires de l'Anatolie orientale, ce qui par ailleurs amena les nationalistes turcs à élaborer la théorie fantaisiste de l'identité entre Turcs et Hittites³⁹.

Pour reprendre les paroles de Ferrari, « dans le cas arménien plus que dans d'autres, une approche « modernisante » de la nation semble se heurter à une tradition et une auto-perception continues. Il convient évidemment de les étudier de façon critique, ou en révélant les limites et éventuellement les falsifications, mais sans préjugés dénonçant dans leur exaspération une attitude idéologique non moins trompeuse de l'attitude nationaliste »⁴⁰. En définitive, l'exemple arménien confirme le potentiel de l'historiographie de la mémoire mais suggère aussi des solutions à géométrie variable.

Bibliographie

- Anderson, B. 2006 : *Imagined communities : Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, nouvelle édition révisée, London, New York.
- Anderson, P. 2000 : *La pensée tiède : un regard critique sur la culture française* (suivi par P. Nora, *La pensée réchauffée*), Paris.
- Asdourian, P. 1911 : *Die politischen Beziehungen zwischen Armenien und Rom von 190 v. Chr. bis 428 n. Chr.*, Venezia.
- Assmann, J. 1997 : *Das kulturelle Gedächtnis: Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, München = éd. française : *La mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, Paris.

³⁷ On trouvera des suggestions utiles dans le livre fort érudit de Nishanian 2014.

³⁸ Sur le rapatriement des Arméniens en URSS voir Ter Minassian 2002.

³⁹ Ermitan 2008.

⁴⁰ Ferrari 2000 : 17.

- Bertrand, R. 2007 : « Rencontres impériales. L'histoire connectée et les relations euro-asia-tiques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 54, 69–89.
- Bertrand, R. 2011 : *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e – XII^e siècles)*, Paris.
- Bethencourt, F. 1999 : « A memória da expansão », dans Bethencourt, Chaudhuri 1998–1999, V, 442–480.
- Bethencourt, F., Chaudhuri, K. (éds.) 1998–1999 : *Historia da expansão portuguesa I–V. Temas e debates*, Lisboa.
- Boucheron, P. (éd.) 2017 : *Histoire mondiale de la France*, Paris (éd. de Poche, avec quelques ajouts, Paris 2018).
- Erimtan, C. 2008 : « Hittites, Ottomans and Turks: Ağaoğlu Ahmed Bey and the Kemalist Construction of Turkish Nationhood in Anatolia », *Anatolian Studies* 58, 141–171.
- Fernández-Armesto, F. 2019 : Compte rendu de Scheidel 2019, *The Wall Street Journal*, 23 octobre 2019.
- Ferrari, A. 2000 : *Alla frontiera dell'impero. Gli armeni in Russia (1801–1917)*, Milano.
- Ferrari, A., Traina, G. 2020 : *Storia degli armeni*, Bologna.
- François, É., Schulze, H. (éds.) 2001–2002 : *Deutsche Erinnerungsorte*, I–III, München = éd. française abrégée : *Mémoires allemandes*, Paris 2007.
- Geary, P. 2004 : *Quand les nations font l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris.
- Giardina, A. (éd.) 2017 : *Storia mondiale dell'Italia*, Roma-Bari.
- Giardina, A., Vauchez, A. 2000 : *Rome, l'idée et le mythe. Du Moyen Age à nos jours*, Paris.
- Hobsbawm, E.J. 1990 : *Nations and Nationalism since 1780*, Cambridge = éd. française : *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe, réalité*, Paris 1992.
- Hobsbawm, E.J. 1994 : *The Age of Extremes*, London = éd. française : *L'Âge des extrêmes : le court XX^e siècle 1914–1991*, Bruxelles 1999.
- Hobsbawm, E.J. 1994 : « Ethnicity and Nationalism in Europe Today », dans Balakrishnan, G. (éd.), *Mapping the Nation*, London, 255–266.
- Hobsbawm, E.J., Ranger, T. (éds.) 1983 : *The Invention of Tradition*, Cambridge = éd. française : *L'invention de la tradition*, Paris 2006.
- Inglebert, H. 2018 : *Histoire universelle ou histoire globale 4*, Paris.
- Isnenghi, M. (éd.) 1996–1997 : *I luoghi della memoria*, I–III, Roma, Bari. = éd. française abrégée : *L'Italie par elle-même. Lieux de mémoire italiens de 1848 à nos jours*, Paris 2013.
- Krikorian, R.O. 1994–1996 : « From swords to plowshares... back to swords : the reconstruction of Armenian martial identity », *Annual of the Society for the study of Caucasia* 6–7, 23–37.
- LaBianca Ø.S., Scham, S.A. (éds.) 2016 : *Connectivity in Antiquity: Introduction, Ancient Network Societies*, London, Oakville.
- Legras, B. (éd.) 2012 : *Transferts culturels et droits dans le monde grec et hellénistique*, Paris.

- Lowenthal, D. 1985 : *The Past is a Foreign Country*, Cambridge.
- Manandian, H. 1963 : *Tigrane II et Rome*, Lisboa.
- Manaseryan, R. 1987 : *Tigran Mec. Hayastani payk'arə Hromi ev Part'evstani dem m.t'.a. 94–64 i't'.* [Tigrane le Grand. La lutte de l'Arménie contre Rome et la Parthie, 94–64 av. n.è.], Erevan.
- Muccioli, F. 2017 : « Transferts culturels et culturels nell'orientellenistico: A proposito di alcuni recenti modelli interpretativi », *Sileno* 43, 121–148.
- Mutafian, C., Van Lauwe, É. 2001 : *Atlas historique de l'Arménie*, Paris.
- Nichanian, M. 2014 : *Mourning Philology: Art and Religion at the Margins of the Ottoman Empire*, New York.
- Nivat, G. (éd.) 2007 : *Les sites de la mémoire russe*, I–II, Paris.
- Nora, P. (éd.) 1984–1992 : *Les lieux de mémoire* I–VII, Paris = réédition « Quarto », I–III, Paris 1997.
- Núñez Seixas, X. M. (éd.). 2018 : *Historia mundial de España*, Barcelona.
- Peschanski, D. (éd.) 2013 : *Mémoire et mémorialisation*, vol. 1 : *de l'absence à la représentation*, Paris.
- Peschanski, D., Maréchal, D. (éds.) 2013 : *Les chantiers de la mémoire*, Paris.
- Peschanski, D., Sion, B. (éds.) 2018 : *La Vérité du témoin : Mémoire et mémorialisation*, vol. 2, Paris.
- Pitts, M., Versluys, M.J. (éds.) 2014 : *Globalisation and the Roman World: World History, Connectivity and Material Culture*, Cambridge.
- Pleij, H., Blockmans, W. (éds.) 2007 : *Plaatsen van herinnering*, I–IV, Amsterdam.
- Ricœur, P. 2000 : *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris.
- Riquer, B. de. (éd.) 2018 : *Història mundial de Catalunya*, Barcelona.
- Rollinger, R., Degen, J., Gehler, M. (éds.) 2020 : *Short-Term Empires in World History*, Wiesbaden.
- Sachsenmaier, D. 2011 : *Global Perspectives on Global History: Theories and Approaches in a Connected World*.
- Sand, S. 2012 : *Comment la terre d'Israël fut inventée*, Paris.
- Sand, S. 2015 : *Crépuscule de l'histoire*, Paris.
- Sand, S. 2016 : *Les mots et la terre. Les intellectuels en Israël*, Paris.
- Scheidel, W. 2014 : « The shape of the Roman world: modelling imperial connectivity », *Journal of Roman Archaeology* 27, 3–32.
- Scheidel, W. 2019 : *Escape from Rome. The Failure of Empire and the Road to Prosperity*, Princeton, Oxford.
- Shnirelman, V. 2001 : *The Value of the Past: Myths, Identity and Politics in Transcaucasia*, Osaka.
- Smith, A.D. 1986 : *The Ethnic Origins of Nations*, Oxford.

- Stein-Hölkeskamp, E., Hölkeskamp, K.-J. (éds.) 2006 : *Erinnerungsorte der Antike. Die römische Welt*, München.
- Suny, R.G. (éd.). 1983 : *Transcaucasia : Nationalism and Social Change*, Ann Arbor.
- Suny, R.G. 1993 : *Looking toward Ararat : Armenia in Modern History*, Bloomington, Indianapolis.
- Ter Minassian, T. 2012 : « Erevan, "ville promise" : les rapatriements des Arméniens de la diaspora, 1921–1948 », *Diasporas, Histoire et Sociétés*, 1, 71–87.
- Traina, G. 2004 : « Mythes fondateurs et lieux de mémoire de l'Arménie pré-chrétienne (i) », *Iran and the Caucasus* 8, 169–181.
- Traina, G. 2016 : « L'impero di Tigran d'Armenia nella versione di Trogo-Giustino », dans A. Galimberti, G. Zecchini (éds.), *Studi sull'epitome di Giustino. III. Il tardo ellenismo. I Parti e i Romani*, Milano, 99–115.
- Wallach, Y. 2011 : « Trapped in mirror-images : The rhetoric of maps in Israel/Palestine », *Political Geography* 30, 358–369.

Giusto Traina

giusto.traina@sorbonne-universite.fr

Faculté de Lettres
Université Paris-Sorbonne
1, rue Victor Cousin
75005 Paris, France